

Allocution prononcée à la séance d'éloge des lauréats de l'Université de Liège de prix nationaux et internationaux, Le Grand Liège, 1993.

[...]

Une telle manifestation, par le nombre et la qualité des personnalités rassemblées ce soir, montre l'intérêt que le monde liégeois porte à l'Alma Mater. Pour nous, c'est un soutien extrêmement précieux, car, dans l'espace belge actuel, nous ne pouvons compter que sur notre environnement proche comme point d'appui sûr, comme ancrage solide face au morcellement institutionnel et aux querelles de clocher. Une métropole, une région solidaires de leur université, c'est capital dans l'Europe d'aujourd'hui et de demain.

C'est la première réflexion que je tenais à faire : vous répéter que c'est une nécessité pour l'Université d'être voulue par sa région.

La deuxième réflexion a trait au débat politique que l'on mène depuis trente ans en Belgique à propos de l'Université et de ses résultats. Tout d'abord, au sein même de l'Université, l'oligarchie a fait place à une participation plus collective à la vie de l'Institution. C'est une bonne chose, car la participation de tous multiplie le dynamisme. Mais cela s'est fait dans un contexte, un paysage encombré par quelques questions complètement étrangères aux activités universitaires proprement dites : querelles communautaires, rapports de force dans le style « bonne vieille guerre scolaire » entre institutions, sans oublier les questions budgétaires ! Mais ce n'est pas avec ces questions, dont il faut, certes, s'occuper, que l'on fait une véritable politique universitaire, une vraie politique de recherche au sens plein du terme ! Or, dans tous les pays développés, la promotion de l'Université est au cœur du débat politique. On doit donc en terminer avec les querelles, avec ces questions internes et subalternes, donner à chacun son dû, pour pouvoir, dans la paix et la sérénité, mettre en commun toutes les énergies et bâtir enfin une politique universitaire digne de ce nom. Nous sommes atteints par ce que j'appelle, faute de mieux, le syndrome de Jérusalem<sup>1</sup>. Pendant que l'on s'épuise dans ce genre de querelles, les autres avancent, et des pays comparables au nôtre (le Danemark, les Pays-Bas) sont dans le peloton de tête. Il faut faire jouer toutes les synergies pour concevoir une véritable stratégie universitaire.

Troisième réflexion. Savons-nous si dans dix, quinze, vingt ans, on pourra encore se consacrer à l'histoire, lire et étudier Sénèque ou Épique ? Ce que je veux dire par là, c'est qu'il faut veiller à ne pas trop vite étouffer, à ne pas trop vite éteindre des curiosités dont on peut bientôt avoir le plus grand besoin.

Pour conclure, je vous dirai que je ne sais toujours pas comment faire pour sensibiliser mieux l'opinion publique à l'importance de la recherche fondamentale. Il est certain qu'une manifestation telle que celle-ci y contribue très puissamment. Mais, en écoutant la radio, aujourd'hui, faire successivement écho aux 10 heures supplémentaires de Hubble accordées aux chercheurs de Cointe et à la victoire des Liégeois dans la question de la paternité de la frite hexagonale, je ne puis m'empêcher de poser la question : quelle est la chose la plus importante ? La frite ou Hubble ? Ou les deux ? L'un des deux faits doit-il être plus important ? Je ne sais, mais ce que je puis dire, c'est qu'il n'y aurait jamais eu d'industrie spatiale à Liège s'il n'y avait pas eu une recherche fondamentale de pointe en astrophysique, depuis des décennies.

Je terminerai par un sourire. Voici un texte amusant, extrait d'un livre très instructif<sup>2</sup>, sur l'impécuniosité des universités et sur les solutions pratiquées à la Renaissance : « Dès 1413, un décret du Sénat transfère aux recteurs de l'Université de Padoue l'affermage des impôts sur les étuves et les courtisanes, leur enjoignant expressément d'utiliser le produit dudit affermage à l'amélioration de l'Université et au paiement du salaire d'un juriste de renommée internationale dont elle vient de s'assurer le concours ». Nous n'en sommes pas encore là. Mais s'il fallait y songer, je me tiens à la disposition de la Ville pour les premiers contacts, dans mon quartier, avec les milieux concernés.

1. En l'an 70, sous le règne de son père Vespasien, Titus détruit Jérusalem, après un long siège, en tirant parti de tous les ferments de division qui y sévissaient. « Tout ce que l'art a de plus merveilleux est mis en œuvre dans ce siège ; le courage et la résistance des assiégés ne le cèdent en rien à la science, à la valeur et à l'opiniâtreté des assiégeants... Les forces guerrières réunies à la population flottante n'avaient pas seulement à résister aux Romains, mais à se prémunir sans cesse contre le parti intérieur avide d'accepter la domination [...]. L'historien juif Flavius Josèphe suppose que si des incendies, provoqués par les discordes intestines, n'avaient pas détruit la majeure partie de la masse d'approvisionnement, Jérusalem assiégée aurait pu rester à l'abri de la famine pendant de nombreuses années... » (Joseph SALVADOR, *Histoire de la domination romaine en Judée et de la ruine de Jérusalem*, Bruxelles, 1847).
2. Paul LARIVILLE, *La vie quotidienne des courtisanes en Italie au temps de la Renaissance, Rome et Venise, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*, Hachette, 1975.